

Traduction

Lale Agkün

Députée au Parlement fédéral d'Allemagne

Discours à l'occasion du colloque des franc-maçonnnes, le 26 avril 2008

Mesdames,

La pauvreté s'écrit au féminin

Dans les années soixante, cette affirmation n'était pas discutée en Allemagne – mais aujourd'hui, bien que les statistiques disent le contraire, on doute que les femmes soient en effet toujours plus touchées que la moyenne par la pauvreté.

C'est pourquoi je suis heureuse que vous consacriez votre colloque d'aujourd'hui à ce sujet et que nous discutions ensemble des causes de ce risque élevé que courent encore les femmes de souffrir de la pauvreté et que nous recherchions les moyens de sortir de cette situation.

Je voudrais vous remercier ici de cette invitation et suis heureuse de partager avec vous mes réflexions sur ce sujet des femmes et de la pauvreté.

Je m'attacherai particulièrement à la situation des étrangères et des femmes venues de l'immigration et de la menace de pauvreté qu'elles subissent. Car les risques de connaître la pauvreté sont plus élevés pour les femmes issues de l'immigration. Ce groupe est particulièrement touché par une pauvreté structurelle, donc de longue durée – et leur pauvreté peut être vue comme un cercle vicieux.

Que cela ne soit pas la fatalité – bien au contraire - , que des immigrées arrivent par leurs propres forces à se libérer de la spirale de la pauvreté, vous en aurez un exemple avec le Centre de formation des Femmes musulmanes de Cologne dont je parlerai un peu plus tard.

Je voudrais d'abord présenter quelques chiffres qui montrent que nous ne devons pas nous laisser aveugler: la pauvreté s'écrit aujourd'hui encore au féminin, à l'échelle mondiale, mais aussi en Europe et en Allemagne.

Au total, 1,3 milliard d'êtres humains vivent dans la pauvreté sur notre continent – dont 70 % de femmes. Nous parlons donc de plus de 90 millions de femmes pauvres.

Il y a dans le monde une tendance à une aggravation de la féminisation de la pauvreté. Dans certains continents, comme en Asie et en Amérique du sud, on a certes réussi à réduire la pauvreté féminine – mais par contre, la pauvreté des femmes augmente en Afrique. Dans l'Europe de l'est, cette pauvreté est un problème majeur et en augmentation.

Le plus grande risque de pauvreté des femmes est dans le monde dû à leur situation précaire face au travail – elles font partie plus que les hommes du groupe des working poor.

Ainsi, par exemple, 83% des femmes en Europe sont employées à temps partiel et ce chiffre permet de s'imaginer le risque de pauvreté pour les femmes, surtout si elles sont seules avec des enfants.

Ce point nous amène à la pauvreté en Allemagne. Quoique je trouve important que nous soyons conscientes de nos responsabilités dans le nord industrialisé et que nous contribuions à l'élimination des grosses injustices sociales dans le monde et de la pauvreté féminine – en passant par les institutions internationales comme les Nations Unies, le G 8, le développement économique au niveau national et européen – je trouve tout aussi important que nous ne fermions pas les yeux sur la pauvreté que nous rencontrons directement devant notre porte.

Il ne s'agit pas ici d'une pauvreté absolue qui laisse mourir de faim les enfants – nous avons à faire ici à une pauvreté relative. On parle de pauvreté relative, en Europe, quand une personne dispose de moins de 60 % du revenu moyen.

La pauvreté relative se manifeste par un appauvrissement socio-culturel, c'est-à-dire par un manque de participation à certaines activités sociales par suite d'un manque de moyens, comme par exemple les sorties au théâtre et au cinéma, les sorties scolaires – et nous connaissons tous la statistique qui atteste qu'un enfant sur quatre en Allemagne, part à l'école sans avoir pris de petit déjeuner, ce qui est aussi un signe de pauvreté.

Dans les récentes enquêtes empiriques, par exemple le Rapport sur la pauvreté du gouvernement fédéral, on trouve évoqués les groupes suivants : les chômeurs, les familles nombreuses, les mères isolées et les étrangers. Ce sont surtout les conditions de travail précaires, l'emploi à temps partiel, les CDD, le travail intérimaire qui sont les plus grands facteurs de risque de pauvreté.

Comme je l'ai déjà dit, on parle à mon avis aujourd'hui peu de ce problème spécifique qu'est la pauvreté féminine; pourtant il est évident que les risques s'accumulent pour les femmes: elles sont plus souvent seules pour élever les enfants, ont des conditions de travail plus souvent précaires et gagnent moins que les hommes – 20% de moins en Allemagne.

C'est ainsi qu'en Allemagne, 14,3% des femmes sont menacées par la pauvreté, contre seulement 11,7% des hommes. Les femmes âgées de plus de 65 ans sont encore plus menacées: 17,6 %.

Et une grande partie de la pauvreté qui touche les femmes n'est pas enregistrée dans les statistiques, car les enquêtes à ce sujet concernent les ménages, et non la femme – ou l'homme – seule.

Quand on étudie les risques de pauvreté, il est vite évident qu'ils se multiplient chez les immigrées et chez les étrangères.

La pauvreté touchait, en 2003, 24% des personnes venues de l'immigration, pour 16% dans la population totale. Les plus touchés sont les immigrés venus de Turquie, et de l'ancienne Yougoslavie, qui restent aussi plus longtemps pauvres. Mais parmi le groupe des Allemands venus de Russie, en 2003, on trouvait plus d'un quart d'entre eux au-dessous du seuil de pauvreté.

On trouve peu de chiffres sur la situation spécifique des migrantes et des étrangères. Ceux qu'on trouve confirment pourtant ma thèse: seuls 36% des étrangères ont une activité professionnelle pour laquelle elles sont assurées sociales – les femmes allemandes le sont à 42%. C'est pourquoi les étrangers dépendent plus de l'aide sociale que les Allemands: 8% contre 3% seulement des Allemands.

Et les étrangères touchent encore plus que les étrangers l'aide sociale: 7,5% des hommes, pour 9,4% des femmes.

Ces données reflètent fort bien l'expérience que je fais dans mon travail de thérapeute de la famille. J'ai travaillé avec des immigrées et des étrangères particulièrement touchées – ou menacées – par la

pauvreté. Et elles ne l'étaient pas parce qu'elles vivaient dans une quelconque société islamiste parallèle où leur mari leur interdisait de travailler, ou à cause d'autres vagues différences culturelles - non, mais parce qu'elles avaient les mauvaises cartes sur le marché du travail, surtout à cause de leur manque de formation.

Toutes les études le montrent : en plus d'une absence de permis de travail, la cause principale pour les difficultés des étrangères sur le marché du travail est leur manque de connaissances linguistiques – et de qualification professionnelle.

7% des jeunes Allemands quittent l'école sans diplôme, chez les étrangers ils sont 18%.

16,3% des jeunes Allemands suivent seulement le cursus scolaire obligatoire – pour 40% des jeunes étrangers. Au lycée, c'est le contraire: 38,8% des jeunes Allemands passent le bac, pour 18,9% des jeunes étrangers.

Les jeunes filles étrangères ont par contre de meilleurs chiffres que les garçons – il faut le dire! Elles ont certes plus de difficultés au départ, mais elles savent tirer le meilleur parti de la situation. Les filles et les jeunes femmes issues de l'immigration ont, comme toutes les femmes, une volonté de fer!

Nous devons soutenir cette volonté et le potentiel de ces jeunes femmes, et nous demander comment nous pouvons briser ce cercle vicieux. Nous y arriverons en améliorant le soutien apporté dès le plus jeune âge dans le domaine de l'apprentissage linguistique, par une réforme de l'école: il faut plus d'écoles qui prennent en charge toute la journée et viser l'abolition du système scolaire en trois niveaux, en créant aussi des possibilités de formation professionnelle, mais aussi en intégrant les parents, en les soutenant.

Empowerment – et la disparition des discriminations – voilà, à côté des mesures à prendre sur le marché du travail et l'amélioration des formations par une réforme du système scolaire, l'élément le plus important pour briser le cercle vicieux de la pauvreté pour ceux chez qui les risques de pauvreté s'ajoutent les uns aux autres.

Empowerment aide là où tout le reste n'agit pas, empowerment et la formation, pour de jeunes femmes qui sont menacées par la pauvreté – c'est aussi ce que pratique le Centre musulman pour les Femmes évoqué au début.

J'ai visité il y a peu ce centre de formation continue à Cologne-Ehrenfeld. Et cette visite m'a fait forte impression. Je ne peux assez le répéter: parler avec les femmes concernées donne une impression beaucoup plus marquante que consulter les statistiques. Il était impressionnant de voir comment les collaboratrices de ce centre vont à la rencontre des femmes jeunes et plus âgées que la société avait abandonnées, pour leur donner une nouvelle chance.

Dans ce Centre pour les Femmes viennent des femmes et des jeunes filles qui ne trouvent guère leur place dans les autres institutions de formation. Cela a l'air très cruel – mais c'est un fait. Parmi elles, on trouve des jeunes filles au bord de la société, au comportement asocial, ayant quitté le système scolaire régulier. Mais aussi des élèves qui ne suivent plus en classe, et des femmes qui sont venues en Allemagne à la suite d'un mariage et parlent à peine l'allemand. Il y a aussi des femmes qui ont quitté l'école trop tôt à la suite d'un mariage et sont devenues mères très jeunes – et souhaitent reprendre leur formation.

Au contraire des autres, ces femmes-là sont extrêmement motivées. Imaginez: ces femmes viennent de familles et de milieux qui – disons-le avec délicatesse – sont difficiles. Beaucoup ne

savent pratiquement pas écrire l'allemand et en mathématiques, pour les divisions ou les soustractions, elles arrivent vite à leurs limites.

Et leur formation générale laisse à désirer. Pas de cours du soir, pas de deuxième chance – ces jeunes filles et ces femmes ont des perspectives d'avenir bien sombres, dans une société comme la nôtre où chacun se définit par l'emploi, la formation et l'éducation. Ce Centre pour les Femmes est pour elles sans doute la dernière chance. Même des jeunes femmes avec des connaissances scolaires fort minces ou totalement inexistantes, parce que, par exemple, elles ont vécu en Afghanistan pendant la terreur taliban, arrivent ici au bout de deux ans de préparation à passer un diplôme officiel. Les possibilités de formation vont des cours d'alphabétisation de base pour débutantes jusqu'aux groupes qui préparent le BEPC.

Et ce que ce diplôme signifie pour ces femmes, vous pouvez facilement vous l'imaginer. Elles reçoivent une chance... une chance de trouver une place dans la vie, de travailler et de nourrir leurs enfants. Que se passerait-il autrement? Ces femmes en seraient réduites à vivre de l'aide sociale. Et leurs enfants aussi. Elles – et la société – font l'économie de cette expérience, qui en plus coûterait fort cher à tous.

Je voudrais vous donner un exemple: Arifa est née à Kaboul, en Afghanistan dans les années 80. Elle a passé les 7 premières années de sa vie dans un pays en guerre civile, jusqu'à ce que la famille prenne la fuite vers l'Allemagne dans les années 90. A Hanovre elle a eu la vie typique des réfugiés: la famille a d'abord vécu dans un camp de réfugiés, ensuite dans un foyer d'accueil à Cologne. La jeune fille est allée dans une école spécialisée où elle n'a appris ni à lire ni à écrire. Elle a ensuite réussi à entrer dans une école régulière, mais n'a pas eu le diplôme final. A cette date, donc, les déficits que la jeune fille avait depuis l'école primaire n'ont pas trouvé de solution.

Alors elle s'est présentée au Centre musulman pour les Femmes pour un cours de préparation au diplôme de fin d'études obligatoires qu'elle a réussi à passer avec des résultats satisfaisants. En ce moment, elle suit une formation d'assistante maternelle à Cologne.

Avec cet exemple je vous veux montrer à quel point la vie de migrantes peut être difficile et quelles montagnes elles ont à franchir pour sortir de ce cercle vicieux. Seule l'intervention de personnes engagées venues de l'extérieur de leur cercle de vie, et l'engagement de spécialistes professionnels et de bénévoles peuvent parfois arriver à les sortir de cette situation misérable. Mais ici aussi, il faut dire que plus on commence tôt, meilleurs sont les résultats.

Je parlais de toute une série de problèmes provoqués par la pauvreté. Dans ce Centre musulman des Femmes il y a aussi une consultation sur l'endettement qui ne reçoit pas seulement des femmes musulmanes. J'ai parlé avec la directrice de cette consultation. Un grand problème est la pauvreté provoquée par l'endettement. Souvent, ce sont des familles entières qui s'endettent surtout pour l'achat d'un bien immobilier.

Ce sont souvent des femmes sans formation venues de l'immigration qui sont prises au piège: elles se portent garant de biens immobiliers que la famille a achetés, sans savoir vraiment quels risques elles courent.

Les femmes immigrées, sans formation, sans connaissance suffisante de la langue allemande, sont des proies faciles pour les truands, les escrocs, et autres. Viennent s'y ajouter les dettes dues aux jeux, et à l'alcool – c'est le travail quotidien de la consultation pour endettement, et pas le scénario pour un mauvais film policier. Le pire cas à évoquer est celui d'une famille qui a accumulé 500 000 € de dettes en peu de temps, m'a raconté la directrice de cette consultation. Essayez donc de rembourser 500 000 € si vous n'êtes pas le propriétaire de Aldi!

Ceci, Mesdames, c'est la vraie pauvreté. La pauvreté, ce n'est pas seulement avoir peu d'argent. La pauvreté c'est un mot pour un long, pour un infini problème au niveau social, économique et culturel.

Laissez-moi vous raconter un autre exemple bref d'une femme qui a réussi à sortir de conditions de départ les plus mauvaises qui soient. Julienne est née à Haïti, un pays qui fait partie, après les escapades de la famille Duvalier, des plus pauvres du monde - on y reparle de famine, ces derniers temps. Cette jeune femme de 22 ans est arrivée en Allemagne avec sa fille parce qu'elle a épousé un Allemand - d'ailleurs lui-même analphabète. Dans ce Centre musulman, elle a suivi un cours d'intégration. Ensuite, elle était censée aller faire des ménages - en tous cas, c'est ce qu'avait prévu l'Administration.

Mais la jeune femme a réussi, avec l'aide du Centre, à avoir l'autorisation de passer son diplôme de fin d'études obligatoires et elle y est parvenue. Fière d'avoir ce diplôme, elle a envoyé CV sur CV pour faire une formation de coiffeuse ou d'esthéticienne, mais n'a reçu que des refus. Elle n'a pas lâché prise, et a réussi à décrocher un stage dans un bon hôtel près de la cathédrale. Et bien, l'hôtel l'a ensuite prise pour une formation comme "serveuse spécialisée dans la restauration". Et tout laisse à penser qu'elle peut envisager positivement son avenir. Elle va terminer sa formation dans un an.

Mesdames, ces exemples m'ont, moi, très impressionnée. Ils montrent que des femmes issues de l'immigration arrivent à trouver leur voie même avec des conditions de départ extrêmement difficiles et à trouver leur place dans la société.

Les conditions de vie de départ des immigrées sont difficiles - notre système scolaire leur donne peu de chances de réussir, et la situation sur le marché du travail est fort précaire.

Mais les femmes, issues de l'immigration ou non, peuvent briser ce cercle vicieux - si les structures changent, pour aller vers plus de justice sociale et d'égalité des chances, en s'engageant vers des conditions de travail plus justes et plus sûres, mais aussi avec de l'empowerment, en renforçant la confiance que les femmes ont en elles-mêmes et aussi par une lutte commune contre la discrimination.

Je vous remercie de votre attention.